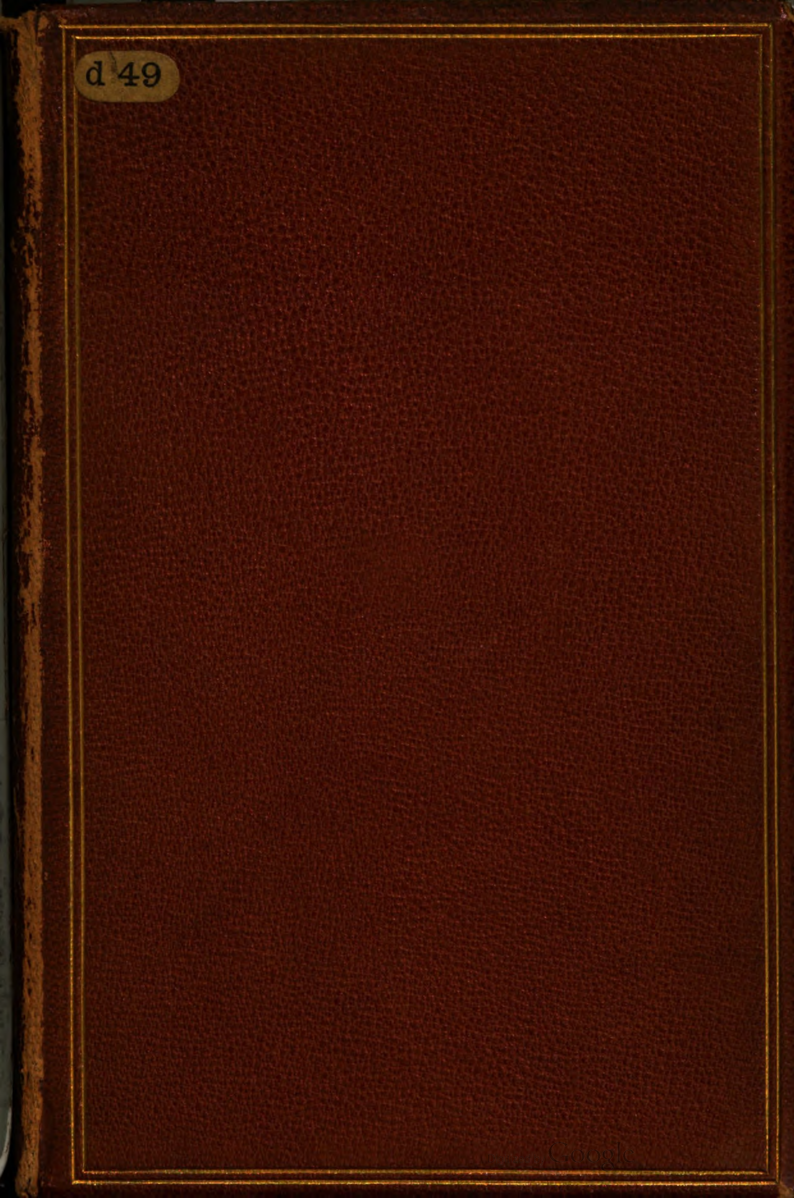

d 49





La Fontaine des AMOVREVX DE SCIENCE,

Compilee par maistre Iean de la Fontaine de Valenciennes. Reueuë & mise en son entier auec les figures, par maistre Antoine du Moulin Masconnois.



A LYON,
PAR IEAN DE TOVRNES.

M. D. LXXI.


MVSEVM
BRITAN
NICVM

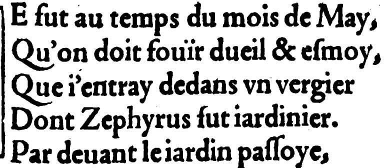
ANTOINE DV MOVLIN MASCONNOIS, AV LECTEVR.

Domitian Empereur de Romme sachant que les Egyptiens estoyent grands Philosophes, & Inquisiteurs des secrets de Nature, & entre autres, qu'ils auoyent la vraye & parfaite sciēce des transmutatiōs metalliques, au moyen dequoy ils amassoyent plusieurs richesses: & craingnant que se confians de leurs thresors ainsi & par tel moyen amassés, ils ne vaulsissent quelque iour mouuoir guerre & s'esleuer contre les Rommains: mit telle & si bonne diligence, qu'il fit assembler & amasser tous les liures traictans desdites choses, desquels lesdits Egyptiens en auoyent vn grand nombre: puis les fit brusler. Aussi depuis les Empereurs ont par edict publiquement prohibé & defendu icelle science. Nous trouuons és histoires, qu'un Philosophe trouua entre autres choses, le moyē de rendre le verre malleable, si doux & attrempé que lon en pouuoit faire toutes sortes de vaisselle. Ce estant venu à la notice de Tibere Cesar Empereur, il fit abolir & totalement anichiler l'ouurage de verre faict par ledit Philosophe, & puis brusler l'inuenteur mesme. A ceste cause ne se faut esbahir si peu de gens de nostre temps en

ont cōgnoissance: car les principaux liures, qui sont comme precepteurs, ou maistres muets, ont esté cachés si long temps, & ce qui par cas fortuit nous en est resté, est escrit en termes si obscurs, qu'il est presque impoßible en auoir la vraye interpretation, si ce n'est la bonté de Dieu, qui l'inspire dans le cerueau des bien viuans, & amateurs de la fille de Dieu, Nature, ou bien que l'intelligence en soit donnee & delaissee de pere à fils, comme hereditaire. Car cōme Polyphile Italien en a escrit bien obscurement, si a faict l'auteur du Romant de la Rose, lequel œuure i'espere mettre en lumiere bien au net, selon les plus corrects & antiques exemplaires, auec certaines figures venans bien à propos, & comme necessaires. Außi de ceste matiere alkimique le present auteur en a escrit assez obscurement: mais toutesfois plus alaigrement que les autres, d'autant qu'il a escrit en rithme Françoise, en quelques endroits vn peu difficile, & contrainte à cause de la matiere subiette, & außi qu'il estoit requis estre obscur en certains lieux, à fin de ne prophaner la science, & mecaniquement diuulguer les secrets & mysteres de tel art si haut, si noble, & si diuin, & comme surmontant la Nature mesme. De Lyon en la maison de Iean de Tournes ce V. de Iuillet M. D. XLVII.

*

La Fontaine des AMOVREVX DE SCIENCE.



CE fut au temps du mois de May,
Qu'on doit fouir dueil & esmoy,
Que i'entray dedans vn vergier
Dont Zephyrus fut iardinier.
Par deuant le iardin passoye,
Mais pas n'estois vestu de soye,
Ains estoye poure & nuds,
Et de draps bien mal pourueus.
Et pour mon desplaisir oster
M'alloye esbatre & iouer.
I'ouï le chant d'vn oyselet
Deuant le ioli iardinet:
Adonc ie regarday l'entree
Du iardin, qui estoit fermee.
Puis à mon regard me sembla,
Que Zephyrus le desferma,
Et puis entra en vn retraict,
Monstrant que ce n'eust il point faict.
Et quand ie vis celle maniere,

Ie me retray vn peu arriere,
Et en apres entray dedans.
Du iour n'auois mangé des dents,
S'auoye grand' soif & grand' faim,
Mais i'auois auec moy du pain,
Que ie garday vne sepmaine.
Alors perceu vne Fontaine,
Qui estoit sous vne Aubespine,
D'eauë tresclaire pure & fine.
Lors humblement empres m'assis,
Et de mon pain soupes y fis,
Puis m'endormis apres manger,
Dedans cil amoureux verger.
Or pourrez sçauoir de mon songe,
S'apres ie le trouuay mensonge,
A mon pouuoir vous en diray,
Et quelle aduision songeay:
Mais selon mon entendement,
Ie dormi assez longuement,
Pour la plaisance que prenoye
Eus au songe que ie songeoye,
Et par les songes Daniel,
Ie puis figurer bien & bel
Mon songe ainsi que vous orrez,
S'apres entendre me voulez.
IL est vray, si que m'est aduis,
Qu'une Dame, qui eut clair vis,
Deuant moy en mon songe vint.

Sçauoir

Sçauoir pourrez qu'il m'en aduint:
Vne autre eut en sa compagnie,
Qui va par mainte Baronnie.
Mise estoit en moult noble atour,
Riche assez pour vn Senatour:
Vers moy s'en vint moult doucement.
L'une parla premierement
D'une raison si gracieuse,
Si plaisante,& si vertueuse,
Si amoureuse,& si benigne,
Comme s'elle fust Engeline,
Moult doucement print à parler,
Et moy à luy bien escouter.
Et quand assez l'eus escoutee,
Et que sa raison eut finee,
Ie leur demanday,Nobles dames,
Se Dieu vous sauf de corps & d'ames,
Plaise vous à moy vos noms dire,
Ce ne me vueillez esconduire.
Lors dit l'une,nous le dirons:
Ia ce ne vous esconduirons.
De le vous dire auons plaisance.
Ami,i'ay à nom Congnoissance,
Et voicy Raison auec moy,
Qui me compaigne en noble arroy.
Dieu nous a deuers toy transmise,
Sans longue espace y auoir mise,
Aussi nous faut ailleurs aller,

Si entens bien à nous parler.
Ainsi que sa raison disoit
Tout en mon songe me sembloit,
Qu'en ce lieu esueillé m'estoye,
Et moult forment m'esmerueilloye
De ce qui m'estoit aduenu:
Car au coucher n'auois pas veu
A la Fontaine d'empres moy,
Sept Ruisseaux de moult noble arroy:
Car nul des sept onc n'apperceu,
Iusqu'à mon songe les eus veu:
Et de tout les sept fus moult liez
Dont ie fus moult esmerueillez,
Et bien y auoit achoison.
Lors requis à dame Raison,
Qui auec Congnoissance estoit,
Et qui en ce lieu l'amenoit,
Qu'elle voulsist de sa plaisance
M'en dire la signifiance,
Et la Fontaine ensement
Dont ils venoyent doucement:
Et à qui estoit le pourpris,
Qui estoit si bien entrepris
D'arbres & fleurs, & de ruisseaux,
Qui tant sont amoureux & beaux,
Qu'onques mais les pareils ne vis.
Ce me sembloit vn Paradis.
Adonc dis ie, Dame honoree,

Ioyeux

Ioyeux ſuis que vous ay trouuee
Pour moy dire ce que demande:
Ie croy que Dieu par vous le mande,
Et qu'eſtes de ſes meſſageres,
Moult bien en auez les manieres.
Amy,dit Raiſon,tu dis voir,
Ie le te veuil faire à ſçauoir.
Or entendez choſe voire,
Des ſept beaux Ruiſſeaux l'hiſtoire.
En la Fontaine a vne choſe,
Qui eſt moult noblement encloſe.
Celuy qui bien la congnoiſtroit,
Sur toutes autres l'aimeroit.
Qui la voudroit cercher & querre,
Puis le trouuaſt & meit en terre
Cercher en menue poudriere,
Puis reſoudre en ſon eau arriere,
Mais qu'ils fuſſent auant parties,
Puis aſſemblees les parties,
Qui la terre mettroit nourrir
En ſon eaue il doit pourrir,
Et en doit naiſtre vne pucelle
Plein de fruit à double mammelle,
Qui laiſſeroit la pourriture
Dont elle ne ſon fruit n'a cure.
La fumelle que ie deuiſe
Si poingt & ard en mainte guiſe:
Car haut monte en l'air volant,

Puis descend bas à val courant,
Et en s'en descendant faonne,
Faon que Nature luy donne.
C'est vn Dragon qui a trois goules:
Familleuses ne sont ne saoules:
Mais auant fort pourſieut & chasse.
Gresse qui luy couure la face.
Là le noircit & si s'en ieue,
Puis le compresse & le mangeue,
Et le r'enfante mesmement:
Ce se fait amoureusement.
Plus puissant que deuant grand' somme:
Apres le boit com' ius de pomme.
Ainsi le succe à sa maniere.
Souuent boit & r'enfante arriere,
Tant que plus cler est que Cristal.
Pour vray le faict en est ytal.
Et quand il est ainsi luysant,
En aigue moult fort & puissant,
Il pense deuorer sa mere,
Qui a mangé son frere & pere.
Ainsi comme l'alaitte & couue
Le Dragon le fiert de sa couue.
Sa mere en deux parties depart,
Qui luy a appris celuy art:
Et puis le deliure à trois goules,
Qui l'ont plus tost prins que gargoules:
Donc est la plus puissant du monde.

Iamais

Iamais n'eſt rien qui le confonde.
Merueilleux eſt fort & puiſſant.
Vne once vaut cent d'or peſant.
C'eſt vn ſemier de tell' nature,
Qui paſſe toute pourriture,
Et tranſmue en autre ſubſtance,
Quant qu'il attaint à ſa ſemblance.
Et guerit maladie toute,
Apoſtume, lepre, & goutte:
Et és vieux corps donne ieuneſſe,
Et és ieunes ſens & lieſſe.
C'eſt ainſi comm' de Dieu miracle.
Ce ne peut faire le triacle,
Ne rien qui ſoit ſous Ciel trouué,
Fors ceſte qui eſt approuué
Par les Prophetes anciens,
Et par docteurs Phyſiciens:
Mais on ne l'oſe plus enquerre
Pour paour des Seigneurs de la terre.
Onques mais n'aumt tel meſchié:
Car faire on le peut ſans pechié:
Moult de Sages ſi l'ont aimee.
Maudiſſoit qui l'a diffamee,
Car on ne la doit reueler,
Qu'à ceux qui veulent Dieu aymer:
Et qui bien ayment ont victoire
Pour ſeruir Dieu, aymer, ou croire:
Car cil à qui Dieu donne eſpace,

De

De viure tant qu'il ait la grace
D'auoir celle œuure labouree,
A de Dieu la grace impetree
En soy, saches certainement.
Dont prier doit deuotement
Pour les saints hommes qui l'ont mise
En escrit selon leur deuise,
Philosophes & saints preud'hommes,
Dont ie ne sçay dire les sommes,
Mais Dieu leur face à tous mercy,
Qui ont ouuré iusques icy:
Et ceux qui aiment la science
Dieu leur doint bien & patience.
  Sçauoir dois que celuy Serpent,
Que ie t'ay dit premierement,
Est gouuerné de sept Ruisseaux,
Qui tant sont amoureux & beaux,
Ainsi l'ay voulu figurer,
Mais autrement le veuil nommer:
Faict est par œuure scientieuse,
C'est vne pierre precieuse,
En laquelle vertu abonde,
Plus qu'en nulle qui soit au monde:
Car faicte est par Astronomie,
Et par vraye Philosophie,
Et le trouuons en la montaigne,
Où ne croist nulle chose estraigne,
Sachez de verité prouuee,

Plusieurs

Plusieurs Sages l'y ont trouuee.
Des Philosophes en la pierriere,
Qui tant est amoureuse & chere.
Encor la peut on bien trouuer
Par peine de bien labourer,
Ensement ia le peut auoir.
Elle vaut mieux que nul auoir.
Mais peine auras moult enduree,
Ainçois que tu l'ayes trouuee.
Et quand tu l'as, & tu la tiens,
Au monde ne te faut plus riens:
Paradis tu en peux gaigner.
Ie ne t'en doy plus retracter.
Or t'ay ie dit de la Fontaine,
Qui est tant amoureuse & saine.
Celle Fontaine de valeur,
Est à vne Dame d'honneur,
Laquelle est Nature appellee,
Qui doit estre moult honoree:
Car par ell' toute chose est faicte,
Et s'elle y faut tost est deffaite.
Long temps a que fut establie,
Celle dame ie vous affie:
Car aussi tost que Dieu eut faicts
Les elemens qui sont parfaicts,
L'Eaue, l'Air, la Terre, & le Feu,
Nature en tout parfaite fu.
Sans Nature ne peut pas croistre,

Dedans

Dedans la Mer la petite oiſtre.
Nature eſt mere à la ronde
De toutes les choſes du monde.
Noble choſe eſt que de Nature.
Moult bien y pert à la figure
De l'homme, que Nature a faicte,
En quoy de rien ne s'eſt meffaicte:
Auſsi fait il en pluſieurs choſes,
Qui par Nature ſont deſcloſes,
Oyſeaux, arbres, beſtes, fleurettes,
Qui tout par nature ſont faictes:
Et ainſi eſt il des metaux,
Qui ne ſont mie pas egaux,
Dequoy Raiſon vous comptera,
Qui auec Nature viendra
Parler à vous ſans nul delay:
Tantoſt cy les vous amenray.
Car declarer ie ne doy mie
La beſongne ie vous affie,
A Raiſon trop mieux appartient,
Et à Nature dont ce vient.
Querre les vois ſans alentir,
Et à vous les feray venir.
Premier orrez Raiſon parler,
Et puis verrez Nature ouurer,
Laquelle vous declarera
Des ſept Ruiſſeaux, & vous dira,
Que la Fontaine ſignifie,

Qui

Qui eſt noble, gente, iolie.
Adonc ſe part, n'en doutez pas,
Et puis reuient ignel le pas.
Dame Nature on luy ameine,
Qui eſt garde de la Fontaine.
Et quand ie le vy, ſans delay
Tout en preſent ie m'en allay
Pour les ſaluer humblement.
Mais ce feirent premierement.
Onques haſter ne me ſceus tant
Quell' ne me fuſſent enclinant
Plus toſt qu'à elles ne peus eſtre,
Par tant bien ſçauoye leür eſtre.
Moult doucement me ſaluerent,
Et en apres m'arraiſonnerent,
Et auſsi ſaluer les vins,
Au mieux que ie fus apprins,
Et leur fis inclination
A mon pouuoir, c'eſtoit raiſon.
Et quand ie les eus ſaluees
A mon pouuoir, & inclinees,
Dame Raiſon à parler print,
Et onques de rien ne meſprint.
Ie l'eſcoutay diligemment,
Et elle parla ſagement.
Premier demanda d'ont i'eſtoye,
Et qu'en ce lieu ie queroye,
Et de quel part ie fus venu,

Et

Et pourquoy m'y ſuis esbatu:
Car c'eſtoit vn lieu moult ſauuage,
Et pour les non clercs moult vmbrage.
  Dame, dy ie, par Dieu des Cieux,
Ie ſuis venu cy comme cieux,
Qui ne ſçait en quell' part aller,
Pour bonne auanture trouuer.
Mais ie vous diray, ſans attente,
Tout mon propos & mon entente.
Vn moult grand Prelat vy iadis,
Grand clerc, moult ſage, & ſubtils,
Qui preſchoit en commun langage,
Ainſi que ſont maint hommes ſage,
Et parloit de moult grand' ſcience,
Faicte de vray par euidence,
De Medecine, & d'autre choſe,
Qu'il n'eſt pas temps que ie depoſe
Encore, car il n'eſt pas temps:
Mais bien y ſerons retournans,
Quand il ſera temps d'en parler
A ch'ou ſçaurons bien retourner,
Tout ainſi comment les preſchoit,
Et des Philoſophes parloit,
De leurs faicts, & de leur ſcience,
Vient vn homme de grand' prudence,
Qui eut en nom Palamedes,
Et cil qui parloit Cybeles.
Mais ce ne ſont pas les Poëtes,

Dont

Dont Ouide parle en ſes Feſtes:
Car pluſieurs noms ſi ſont ſemblabes
A ceux qu'Ouide met en fables.
Alors Cybeles demanda,
A Palamedes, entends ça,
Et me di par ton ſerement,
Où tu apprins premierement
La ſcience que t'ay noncier,
Ne m'en ſois de rien menſonger.
Palamedes qui fut moult ſage,
Et qui eut grand planté d'aage,
Ne parla pas par parabole,
Reſpondi, amy, à l'eſcole,
Où ie fus vn grand temps iadis,
Là ont i'ay moult ſens appris.
Et tout temps le me fait ſuyr,
S'apprendre veuil & retenir.
Adonc Cybeles reſpondi,
Or me dites ie vous empri,
La choſe enſement qu'il aduint,
Et dont premier ſcience vint,
Et qui fut cil qui la monſtra,
Ou s'en eſcrit on la trouua.
Palamedes dit ſans delay,
Tout mon propos vous en diray.
Science ſi eſt de Dieu don,
Qui vient par inſpiration.
Ainſi eſt ſcience donnee

De Dieu,& en l'homme inſpiree:
Mais auec ce apprend on bien
A l'eſcole par ſon engien.
Mais auant qu'onc lettre fuſt veuë
Si eſtoit la ſcience ſceuë,
La plus grande qu'on peuſt ſçauoir,
Qui vaut mieux qu'argent ne auoir.
Nul homme tant ſoit clerc,ne ſçait
Ce que ly non clerc ont trouuet
Iadis par inſpiration.
C'eſtoit de Dieu vn noble don,
Et encore eſt Dieu tout puiſſans
Pour donner à ſes vrais ſeruans,
Science celle qu'il luy plaiſt,
Dequoy à pluſieurs clercs deſplaiſt.
Et dient qu'homm' n'eſt ſuffiſant,
S'il n'a eſté eſtudiant,
S'il n'eſt maiſtre en ars,ou docteurs,
Ia clerc ne priſera ſes mœurs,
Tant ſoit il bien moriginé,
Et de cela doit on blaſmer,
Quand autruy ne ſçauent louer:
Et qui bien blaſmer les voudroit,
Tous leurs liures leur oſteroit.
Là ſeroit ſcience faillie
En pluſieurs clercs,ne doutés mie:
Et pas ne le ſeroit és lais,
Qui font rondeaux & virelais,

Et

Et qui ſçauent meſtrifier,
Et pluſieurs choſes qui meſtier
Font à maintes gens à deliure,
Qu'ils ne treuuent pas en leur liure.
.e Charpentier, & le Maſſon
N'eſtudient ſi bien peu non,
Et ſi font auſsi belle vſine,
Qu'eſtudians en Medecine,
En Loix, & en Theologie,
Pour auoir pratiqué ſa vie.
Adonc Cybeles ſi iura,
Qu'il pratiquera n'en doutes ia,
Sans eſtudier en nul temps,
Et depuis fut il ſuffiſans,
Auſsi ont ça maint autre eſté,
Qui onques ne furent lettré,
Et quand Cybeles entendit,
Ce mot, en mon cœur eſcriſit,
Et parlay à dame Nature,
Et ly contay mon aduenture,
Et elle moult bien m'acouta
En ce qu'apres vous orrez ia.
Làs, dis ie, Dame entendez moy:
Car ie vous iure en bonne Foy,
Que i'ay grand' voulenté d'apprendre
Science, où ne puiſſe meſprendre,
Pour auoir honneur en ma vie,
Sans ce que nul y ayt enuie:

Car tout mon bien ie veuil acquerre,
Comme les Laboureurs de terre.
La terre fouïr & houer,
Et puis ſa ſemence ſemer,
Comme font les vrais Laboureurs,
Qui font leurs biens & leurs honneurs.
Et pour cela prier vous veuil,
Que vous me dites de vos veuil,
Comme on nomme celle Fontaine,
Qui tant eſt amoureuſe & ſaine.
Amy, dit elle, ſciencheux,
La Fontaine des Amoureux,
Ainſi puis ie nommer ce Liure,
Qui haute matiere deliure,
Eſprouuee par noble engens
Des Philoſophes anciens,
Ainſi qu'apres vourons monſtrer,
Et par leur ſcience prouuer.
Premier dois ſçauoir de certain,
Que depuis noſtre mere Euain,
I'ay gouuerné tretout le Monde,
Si grand qu'il eſt à la reonde:
Sans moy ne peut choſe regner,
Si Dieu ne la veut inſpirer.
Moy qui ſuis Nature appellee,
I'ay la terre enuironnee,
Defors, dedans, & au mylieu:
En toute choſe ay pris mon lieu,

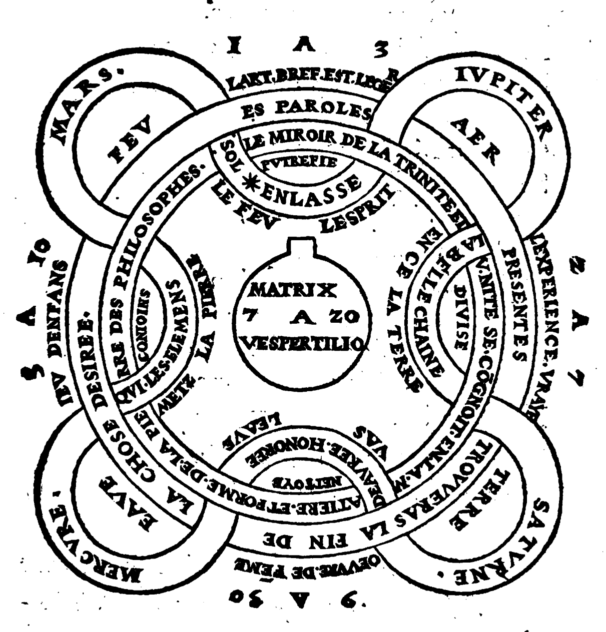
Par

Par mandement de Dieu le Pere.
De toutes choses ie suis mere,
A toute chose donne vertu,
Sans moy n'est rien ne onques fu,
Chose qui soit sous Ciel trouuee,
Qui par moy ne soit gouuernee.
Mais puis que tu entends raison,
Ie te veuil donner vn bel don,
Par quel du bien si tu veux faire,
Tu pourras Paradis acquerre,
Et en ce monde grand' richesse,
D'on se pourra venir Noblesse,
Honneur, & grande Seigneurie,
Et noble plaisance en ta vie:
Car en ioye tu l'haulseras,
Et moult de nobles faicts verras.
Par celle Fontaine & cauerne,
Qui tous les sept metaux gouuerne,
Ils en viennent, c'est chose clere,
Et de la Fontaine suis mere.
Ceste Fontaine de valour,
Est huy comparee en ce iour,
Pour qu'elle est douce comme miel,
A sept haut Planetes du ciel,
Saturnus, Iupiter, & Mars,
Qui sceuent en leurs faicts moult d'ars,
Mercure, Venus auec Sol,
Qui moult amiable sont & mol,

Et Luna parfaict la septieme,
Qui fait moult noble discipleine,
Ensement ou cil les figure,
Moy qui suis nommee Nature:
Et en la terre les compere,
A metaux de noble matiere.
L'or entendons par le Soleil,
Pour qui est metal sans pareil.
Et puis entendons pour l'argent,
Luna metal noble & gent.
Venus pour le cuyure entendons,
Et aussi c'est moult bien son noms.
Mars pour le fer, & pour l'estain
Entendons Iupiter le sain.
Et le plomb pour Saturne en bel,
Et si appellons or mesel.
Mercurius est vif argent,
Qui a tout le gouuernement
Des sept metaux : car c'est leur mere,
Ensement qui cy les compere:
Car les imparfaicts peut parfaire.
Apres le te voudray retraire.
Or entendez bien que diray,
Et comment ie declareray
La Fontaine, dame Nature,
Que tu vois cy pres en figure.
Se tu scez bien Mercure mettre
En œuure, comme dit la lettre,

Mede

Medecine tu en feras,
Dont paradis acquiereras,
Et auec l'honneur de ce Monde,
Ou grand' planté de bien abonde.
La Fontaine de noſtre faict
Verras en ce preſent fueillet.



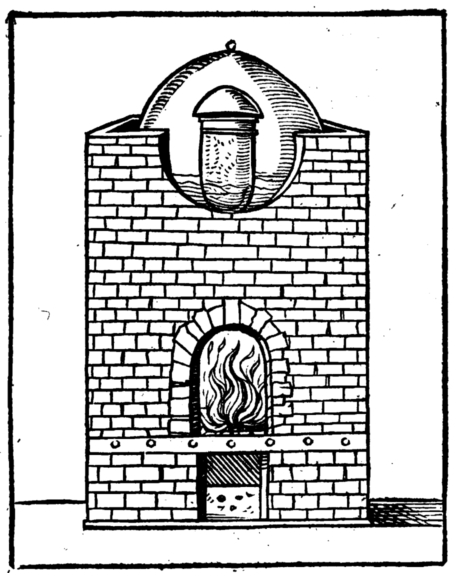
SAuoir dois par Aſtronomie,
Et par vraye Philoſophie,
Que Mercure eſt des ſept metaux

 Le

Le maistre & li principaux:
Car par sa pesanteur plombasse,
Se tient sous terre en vne masse,
Nonobstant qu'elle est volatiue,
Et as Astres moult conionctiue.
C'est celle sous terre trouuee,
Ensement comme est la rousee,
Et puis en l'air du Ciel s'en monte,
Moy Nature le te reconte,
Et si apres puis conceuoir,
Qui vaut Medecine, ou auoir.
Se tu mets Mercure ou vessel,
Dont tu vois icy le fournel,
Tu feras sublimation,
Qui est de Dieu vn noble don,
Laquelle ie te veuil monstrer
A mon pouuoir, & figurer.
Car si purs ne fais corps & ame,
Ia ne feras bonne amalgame.
Cy empres verras le Fourneau,
Et tel qu'il y faut le vaisseau.

Vecy la forme & la maniere comment ie sublimay, & preparay mon Mercure, pour amalgamer auecques le corps du Roy, preparé par cemēt real, comme il appartient, sept fois.

Or



OR entends si feras sçauoir,
Car mieux vaut sens que nul auoir.
Pren ton corps & en fais essay,
De ce ne soyez en esmay.
Ton esprit te faut bien monder,
Ains que puisses encorporer.
Se faire veux bonne bataille
Vingt contre sept conuient sans faille.
Et se ton corps ne peut destruire
Vingt, à ce pas il faut qu'il muire.
Si est la bataille premiere

De Mercure forte & fiere.
Faire rendre luy conuient faire,
Ains qu'on en puiſt rien attraire.
Et quand rendue s'eſt pour priſe
A ton vouloir, & à ta guiſe,
Si tu en veux auoir raiſon,
Là où miſe eſt en ta priſon,
Et qu'elle ne ſe puet bouger,
Faire luy dois vn don premier,
Ou pour toy rien ne voudra faire.
Itant luy faces le contraire.
Et ſi faire luy veux plaiſir,
Il le te conuient eſlargir,
Et remettre en ſon premier eſtre.
Et pource ſeras tu ſon maiſtre:
Et autrement ſauoir ne peux
Ce que tu requiers, ne que veux.
Mais par ce poinct tu le ſauras,
Et à tout ton plaiſir viendras,
Mais que tu faces de ton corps
Ce, dont icy fais le recors.
Mais faire dois ſans contredit
Premier de ton corps eſperit,
Et l'eſperit r'encorporer
En ſon corps de l'eſprit ſans per.
Et ſi tout ce tu ne ſcez faire,
Si ne commence point l'affaire.
Apres ceſte conionction,

Se

Se commence operation,
De laquelle si tu poursieux
Tu auras la gloire des cieux.
Mais tu dois sauoir par ce liure,
Que moy Nature te deliure,
Que la matiere du Soleil,
N'est pas à la Lune pareil:
Car tousiours doit demourer blanche,
Pour faire chose à sa semblance.
Car celle qui sert au Soleil,
Le doit ressembler en pareil:
Car on ne le doit rubifier,
Et ce est le labour premier.
Et puis assembler les peut on
Comme i'ay dit, en la raison
Cy deuant que tu as ouye,
Qui te doit entrer en l'ouye.
Et si tu ne scez ce entendre,
En ton labour pourras mesprendre:
Et par ce poinct tu perderoyes
Long temps, & en vain l'useroyes.
Et s'à mon dit scez labourer,
Seurement y peux proceder.
Or as tu vn poinct de celle œuure,
Que moy Nature te descœuure.
Or te faut par bonne raison,
Faire apres congelation
De corps & d'esperit ensemble.

Tant

Tant qu'un à l'autre ressemble,
Et puis te conuient par bon sens
Separer quatre Elemens,
Lesquels tous nouueaux tu feras,
Et puis en œuure les mettras.
Premier dois extraire le feu,
Et dire cy est, ou cy fu,
Et puis l'air composer apres:
Ce te dis ie par mots expres.
La terre & l'eaue d'autre part,
Qui seruent bien en celuy art,
Et aussi fait la quinte essence:
Car est de nostre faict la sense.
Quand tu as les quatre trouués,
Et l'un de l'autre separés.
Et cely qu'ay dit par dessus,
Ton faict sera demy conclus.
Or pues proceder mouiant,
Que tu faces ce que deuant
I'ay en ce chapitre dit.
Tu le butras au Four petit,
Lequel i'appelle mariage,
Quand il est faict par homme sage;
Et aussi c'est moult bien son nom.
Or entendez bien la raison:
Car masculin est moult liable
Auec femenin amiable.
Et quand purs & nets sont trouués,

Et

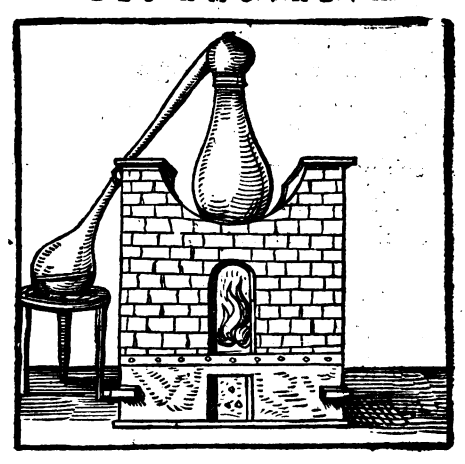
Et l'un auec l'autre assemblés,
Generation font certaine,
Si que c'est vne œuure hautaine,
Et qui est de grande substance:
Aussi est il d'autre semblance
De maint homme,& de mainte femme,
Qui ont bon los,& bonne fame,
Par leurs enfans que sçauent faire,
Dont chacun doit priser l'affaire.
D'oyseaux,de bestes,& de fruits,
Noblement prouuer ie le puis.
Mettez d'un arbre la semence
En terre par bonne science:
Apres la putrefaction,
En viendra generation.
Par le froment le peux sçauoir,
Qui vaut mieux que nul autre auoir.
Semant vn grain tu n'auras mille.
Là me faut estre moult habille:
Ne onques ne fut creature,
Qui peust dire comme Nature,
Ie suis formee sans ton douger,
Tu ne peux rien me reprocher.
Et ainsi des metaux est il,
Dont Mercure est le plus subtil.
En ce Four est mise,ou son corps,
Que ie t'ay dit en mon recors,
Lequel tu verras cy apres,

Et de

Et de ce faire il est moult prest.
Là le conuient enamourer,
Son pareil,& puis labourer.
Mais ains que labour puist venir,
D'ensemble les faut despartir.
Mais apres celle despartie,
Se r'assemblent ie vous affie.
La fois premiere est fiansaille,
Et la seconde l'espousaille,
A la tierce fois par droiture,
Eux deux assembler leur nature,
Si est le mariage faict,
Auquel gist trestout nostre faict.
Or entens bien comme i'ay dit:
Car pour vray en rien n'ay mesdit.
Quand tu les auras separés,
Et en apres bien reparés,
Et emprez les r'assembleras,
L'un auec l'autre,& metteras.
Mais ains feras la departie,
Au four cy pres,n'en doute mie.

Vecy la forme & la maniere comment ie separay par distillation mon eauë de Mercure de ma chaux de Soleil Philosophal.

Tu



TV peux icy voir la maniere
De ſeparation legere.
Or te ſouuienne en ta leçon,
Du prouerbe que dit Caton:
L'homme qui lit & rien n'entend,
Semble qui chaſſe & rien ne prend.
Si apprens donc à bien entendre,
Pourquoy tu ne puiſſes reprendre
Les liures, ne bien les facteurs,
Leſquels ſont parfaicts entendeurs:
Car tous ceux qui noſtre œuure blaſment,
Ne le congnoiſſent ne entendent:
Et qui bien nous entenderoit,
Moult toſt à noſtre œuure viendroit.
Pluſieurs fois a eſté ouuree,

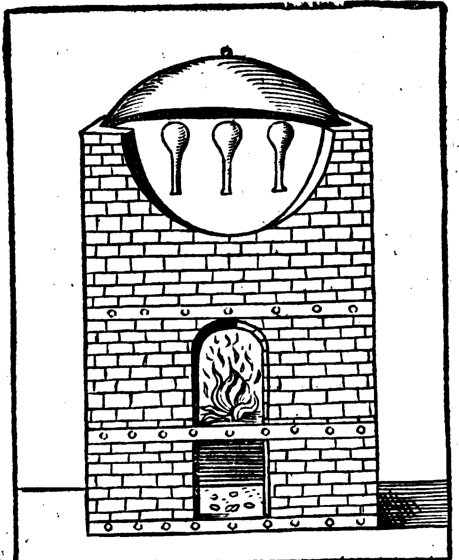
Et par

Et par Philosophes prouuee:
Mais plusieurs gens tenus pour sages
Le blasment, dont ils sont folages,
Et chacun les en doit blasmer,
Qui a sens en soy sans amer.
Mais louer doit on bien & bel,
Tous ceux qui ayment tel ioyel,
Et qui le pensent à trouuer,
Par peine de bien labourer.
Et doit on dire, c'est bien faict,
Parquoy ils en sentent leur faict.
Or auons nous fait vne chose,
Qu'il faut que briefment soit declose,
Eus au chapitre de deuant,
Si proceder voulons auant.
Mais pour congnoistre la façon,
Ains dois auoir fait l'union,
Tant que fiancés puissent estre
Ou vaissel qui en sçait bien l'estre.
Et puis pour tout faict separer
Le te conuient bien ordonner.
Cy empres en vois la façon,
Et ce est resolution,
Laquelle te fait grand mestier,
Se poursuir veux le mestier,
Et tu en vois icy l'affaire,
Ainsi que tu en auras affaire,
Tant que chacun à par luy soit,

Et puis

Et puis auras la terre adroict
Hors de l'eau du Ciel par droiture,
Car ils sont tous d'une nature,
C'est raison qu'en soit abbreuuee,
Et de moy sera gouuernee.
Or t'ay ie dit sans rien mesprendre,
Comment ton corps peut ame prendre,
Et comme les faut despartir,
Et l'un d'auec l'autre partir:
Mais la despartie sans doute,
Est la clef de nostre œuure toute:
Car le Feu est cause du faict,
En ce Four t'en monstre le faict.

Vecy la forme & figure comme ie congelay ma premiere eauë de Mercure auec ma chaux de Soleil, pour mieux calciner.



AVcuns dient, que Feu n'engendre
De sa nature fors que cendre:
Mais leur honneur soit bien gardee,
Nature est en feu entee.
Et si Nature n'y estoit,
Iamais le feu chaleur n'auroit.
Et si prouuer ie le vouloye,
Le Sel en tesmoing ie prendroye.
Mais quoy? nous lairrons ce propos,
Et autre dire voulons los.
Et quand ce parler entendy,

Le

Le mot en mon cœur escrisy,
Et dis : noble Dame d'arroy,
Veuillez vn peu entendre à moy,
Et reuenons à sept metaux,
Dont Mercure est ly principaux,
Et me dites vous & Raison
Aucune declaration,
Ou de vostre faict suis abus,
Pource que dit auez dessus:
Car vous voulez que ie deffacе
Ce, que i'ay faict de prime face,
Et expressement vous le dites.
Ie ne sçay si ce sont redites,
Ou si parlez par paraboles,
Car ie n'entens point vos escoles.
Amy, se respondit Nature,
Comment entens tu le Mercure,
Que ie t'ay cy deuant nommee:
Ie te dis qu'elle est enfermee,
Et moult te faut estre ententique,
Si tu veux sauoir la pratique,
Par où tu la pourras auoir.
De nos faicts on faut moult sauoir,
Nonobstant que chacun la tient,
Et en plusieurs mains va & vient,
Tous les iours de tresmaintes gens.
Moult te faut estre diligens
Des metaux apprendre & congnoistre,

Ou ton faict ne vaut pas vn oiſtre.
Le Mercure ie le te lo
Mercure de Mercurio.
C'eſt le Mercure des Mercures:
Où maintes gens mèttent leurs cures,
De la trouuer pour leurs affaires:
Car ce n'eſt pas ly cas vulgaires:
Et pource le te veuil veer,
Et ſans ly ne le peux trouuer.
Or te veuil dire où elle eſt miſe,
Parquoy tu entendes la guiſe,
Et comment trouuer le pourras,
Et puis à noſtre faict venras,
Dont ton cœur ſera reſiouys:
Car au monde auras Paradis,
Et apres la ioye eternelle:
Car gauger pues la maternelle:
Mais ains que te die ce lieu,
Ie te ſupplie au nom de Dieu,
Que par toy ne ſoit reuelez,
A l'homme, s'il n'eſt bien diſcrez,
Et ſi n'eſt fils de la ſcience:
Car pource noſtre œuure commence.
Et cil qui aduenir y voet
A ce poinct aduenir le ſçuet.
Ou rien ne vaudra ſon affaire,
Pour nul labour qu'il ſache faire.
Pource nomme ie en la Fontaine,
Qui

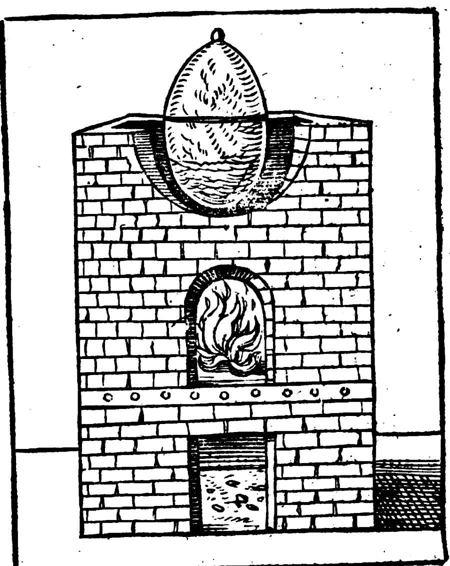
Qui tant est amoureuse & saine,
Mercure celuy vray fourgon,
Qui causé est de perfection.
Or entens bien que ie diray:
Car pour riens ne mesdiray.
Celle Mercure sans pareil,
Peux on trouuer où le Soleil,
Quand il est en sa grand' chaleur,
Et qu'il fait venir mainte fleur:
Car apres fleurs viennent fruits.
Par ce poinct prouuer ie puis,
Et encores par cent manieres,
Qui sont à ce faict moult mainieres.
Mais c'est icy en la principe,
Et pour cela le te recite,
Embue que ne t'aye abusé:
Car pour voir il y est trouué:
Et s'en Luna veux labourer,
Autant bien ly pourras trouuer.
En Saturne, & en Iupiter,
Et en Mars que ie nomme Fer.
Dedans Venus, & en Mercure
On peut bien trouuer la plus sure:
Mais quant à moy ie l'ay trouué
Au Soleil, & puis labouré,
Et pource t'en ay faict ce Liure,
Que tu n'entendes à deliure.
Dedans Luna saches de voir,

Ay ie prins mon premier auoir.
Encore dy ie aux entendeurs,
Que c'est tout vn deux laboureurs,
Excepté rubifiement,
Qui sert au Soleil noblement,
Et plus dire ne t'en sauroye.
Se la pratique ne monstroye:
Et celle ne te puis retraire,
Sinon que tu le voye faire:
Mais ayes bien en ta memoire,
Ce que ie t'ay dit iusqu'à oire.
Tu es à resolution,
Faire dois imbibition:
Mais ne commence point à faire
Ce que i'ay dit sur mon meffaire.
Se n'as probation du faict,
Que tu ayes ressoult l'imparfaict.
Et se tu peux ce pas passer,
Tu peux moult bien recorporer,
Et reuenir au faict premier,
L'autre ne fut que messagier.
Pource le te baille en figure
Eus on chapitre de Nature.
Voir le peux euidentement,
Comment se fait legerement.
Par plus bref tu ne pues venir,
Au plus fort de ton aduenir.
Et si tu l'entens pour certain,

Tu

Tu ne laboureras en vain,
Ains trouueras perfection,
Qui est de Dieu vn noble don.
Et apres ce labour cy faict,
Te faut deffaire le deffaict.
Putrefaction est pour voir
Dont il doit naistre vn noble auoir,
Et en ce poinct gist la metrise,
Ens ouquel tous nos faicts s'atise.
Et quoy que t'aye dit deuant,
Icy gist tout le conuenant,
En vn Four est mis l'appareil,
Dont tu vois icy le pareil:
Car germe faut premier pourrir,
Qu'elle puist hors terre yssir:
Mesmes la semence de l'homme,
Que pour probation te nomme,
Se pourrit au corps de la femme,
Et deuient sang,& puis prend ame,
Mais en forme de creature,
Ce secret cy te dit Nature.

Vecy la forme & la maniere comment ie fis ma resolution de la matiere deuãtdite, qui est nommee Sel commun, apres ce que ie l'eu labouré sus la table des Philosophes.



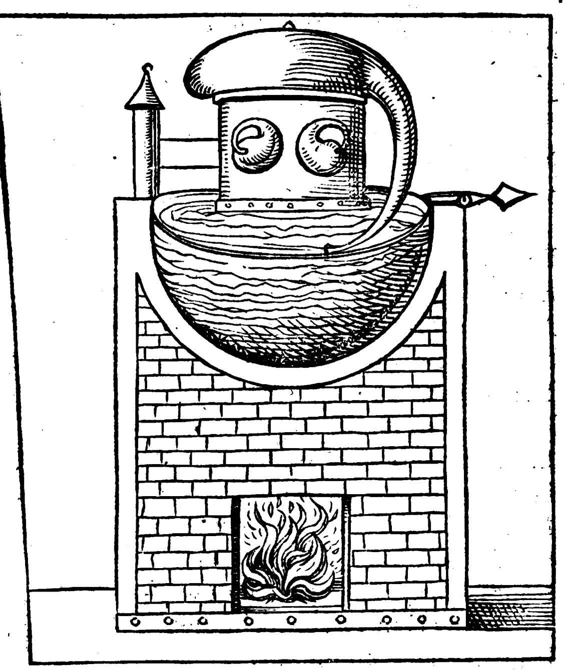
CAr vne chose il doit naistre,
Qui doit plus sauoir que son maistre,
Pour alaicter les quatre enfans,
Qui sont desia venus tous grans,
Lesquels Elemens sont nommés,
Et l'vn de l'autre separés.
Or as tu cinq choses ensemble,
Qui l'une l'autre bien ressemble,
Et ce n'est tout qu'une sustance,
Et vne mesme assemblance.
Là doit l'enfant manger sa mere,

Et

Et apres destruire son pere.
Fleur, & laict, & fruit auec sang
Conuient trouuer en vn estang.
Or regarde dont le laict vient,
Et que la sang faire conuient.
Si ce ne scez considerer,
Tu pers ta peine à labourer:
Et si tu ne scez bien entendre,
Si laboure sans plus attendre:
Car tu as passé le passage
Où sont demouré maint fol sage.
Là ce peux tu vn peu poser,
Et puis commence à labourer.
De ce Four ay labour complis,
Que ie puis nommer elixir.
Apres par œuure sciencheuse
Se fait la pierre precieuse
Des Philosophes de renom.
Icy commence la raison.
Et n'est ioyel, ne nul auoir,
Qui puist celle pierre valoir.
Ses vertus est ly principaux,
Qu'elle peut guarir tous metaux:
Parfaire peut les imparfaicts,
Ce qui est vn tresnoble faicts,
Et où moult grand' vertu s'encline.
Pourtant le nommons Medecine,
Où sont maints vertus precieux:

Car bien peut guarir les lepreux:
Ce ne fait plus chose du monde,
Fors ce où grand' vertu abonde.
Et de toutes les autres pierres,
Que maints Princes tiennent pour cheres,
Ne peut tant resiouyr l'homme,
Que ceste cy que ie te nomme.
Et pource ie t'en fais memoire,
Que tu le tiennes pour notoire:
Car sur toutes pierres du monde
Vertu dedans la nostre abonde.
Et pource dois faire deuoir,
De gaigner vn si noble auoir.
Si tu me veux bien ensuyuir,
A ce poinct pourras aduenir.
Tu vois cy à certain attour
De putrefaction le Four.

Vecy la forme & la maniere par figure comme ie putrefiay ma matiere dedans le baing Mariæ pour extraire le germe, &c.



APprens bien, si feras que sage:
Car ie t'en ay dit tout l'vsage.
Au Four tu le peux bien veir,
Auquel doit estre l'auenir.
Plus t'ay appris que de ces pars
Ton œuure demeure en deux parts:
De ce plus rien ne te diray,
Tant que en toy veü l'auray

Seruice

Seruice pourquoy le te die:
Car voir ie feroye folie.
Mais quand tu l'auras desseruy,
En bref mots ie le t'auray dy,
Si que ne m'en demande plus.
Car ie t'ay trop dit du surplus.
Et quand i'eu Nature entendue,
Et que sa raison fut teue,
Et qu'elle plus ne veut parler,
Moult tendrement prins à plourer,
Et dis, noble Dame d'arroy,
Veuillez auoir pitié de moy,
Par vous suis moult haut esleué,
Et de vo Fontaine arrosé:
Iamais ne me verrez deliure,
De ce qu'ay trouué en vo liure:
Car i'en suis moult enamourez,
Pour les biens que vous y nommez.
Dites moy Dame noble & bonne,
L'auance si ferez aumosne.
Lors respondit, plus n'en sauras,
Tant que desseruy tu l'auras.
Lors humblement dis, Dame chere,
Veuillez moy dire la maniere,
Comment le pourray desseruir,
Car à tousiours vous veux seruir
Loyaument, sans penser aillours,
De tout vous donne mes amours,

Pas

Pas de moy ne ſerez plus riche,
Sinon d'accroiſtre vo ſeruice:
Car eſtre veux vo ſeruiteur
Sans en nul iour penſer ailleur:
Veuillez m'en pitié receuoir,
Si me donrez vn noble auoir:
Plus demander ne vous ſauroye,
Car en ce monde auroye ioye.
Adonc Nature reſpondy,
Beau Fils veuillez entendre à my,
Si faire tu veux mon command,
Ie t'en declarray plus auant.
Dame, dis ie, par Dieu des Cieux,
Ie voudroye bien eſtre cieux,
Qui doit ſeruir pour ſon affaire,
Tout ſon iouant ſans rien meſfaire,
Si que veuillez vos plaiſirs dire,
Car ie ne veux rien contredire.
Lors dit Nature ſans meſprendre.
Beau Fils il te conuient apprendre
A congnoiſtre les ſept metaux,
Dont le Mercure eſt principaux,
Et auec ce leurs qualités,
Et toutes leurs enfermetés:
Apres apprendre te conuient
Dont ſouffre, ſel, & huyle vient,
Dequoy nous te faiſons memoire,
Qui te fera meſtier encoire.

Moult

Moult est le soulfre necessaire,
Et si te donra prou à faire.
Sans Sel ne peux faire ton faict,
Ne nulle rien mettre en effect.
D'huyle tu as mestier moult grand,
Et ce ne te sert de niant.
De ce te doit bien souuenir,
S'à nostre œuure veux paruenir.
Vn mot te diray, or l'entens,
Dequoy tu seras bien contens.
Vn metal en vn seul vaissel,
Te conuient mettre en vn Fournel:
C'est Mercure que ie t'expose,
Et si n'y faut rien autre chose.
Mais pour l'embrassement de l'oeuure,
De poinct en poinct le te descoeuure.
Or te veuil ie dire de l'or,
Qui des metaux est le thresor:
Il est parfaict, & ne n'est plus
De ceux que i'ay nommé dessus.
La Lune l'est, & ne l'est mie,
De vray ie le te certifie.
Il n'est que vn metel au monde,
En qui nostre Mercure abonde,
Et se est en tous sept trouuee,
Moult bien est la chose prouuee.
L'or est chaud, & sec par droiture,
Et la Lune est de sa nature.

Satur

Saturnus est pesant & mol:
Pource peut il ressembler Sol.
Plusieurs Clercs de parler ignel,
Le veulent nommer or mesel.
Venus bien la Lune ressemble,
En poids, & en forger ensemble.
Mercure froid & humide est,
Tesmoing Iupiter, qui en est.
Mars est dur, & poisant, & froid,
Des autres tous c'est le conroit:
Si que si tu veux bien apprendre,
Il te conuient les sept comprendre,
Que ie t'ay nommé cy dessus,
Et congnoistre tous leurs vertus:
Et par ce poinct apres feras
De Mercure ce que voudras.
Làs, dis ie, Dame il sera faict.
Dites moy l'auance du faict,
Et comment pourray retraiter,
Ce qu'ay veu en vostre verger:
Car onques mais puis que fus né,
Ie ne fus tant enamouré
De chose nulle de ce monde.
Ie croy que vertus y abonde:
Et pour certain ie croy aussi,
Que ce soit arcanum Dei.
Ie le tiens pour secrets de Dieu,
Qui sont reuelés en ce lieu.

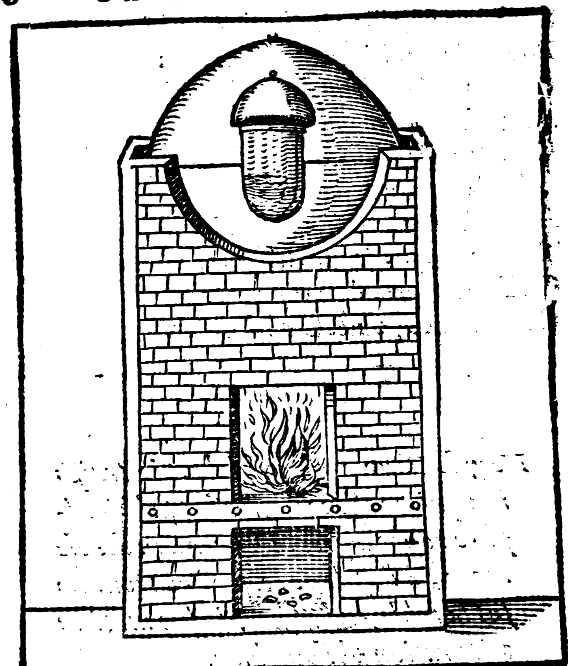
Lors

Lors dit Nature, tu dis voir,
Et c'est du monde tout l'auoir:
Car de ma fontaine est yssue
Tout quanque d'honneur est veue,
Au monde en quelque maniere.
A tous leurs faicts ie suis maigniere:
Et pource que tu as vehu,
Icy ce petit pourueu,
Et que tu as voulenté bonne,
Comme venerable personne,
Qui as vouloir de labourer,
L'auance ie te veuil monstrer.
Dit t'ay au chapitre notoire,
Ie ne sçay si en as memoire,
Qu'en deux parties est ton oeuure.
Moy Nature le te descoeuure.
Fais ton soulphre penetratif,
Par feu deuenir attractif:
Et puis luy fais manger sa mere.
S'auras accomply no matiere.
Mets la mere au ventre à l'enfant,
Qu'il a enfanté par deuant,
Si sera & pere & fils
Tout parfait de deux esperits.
Et voir il non est autre chose,
Fors ce que cy ie t'en expose.
Et se tu y veux adiouster
Chose estrange, ou administrer,

Soulphre,

Soulphre, sel, oille, n'autre riens,
Pour voir ton faict ne vaudra riens:
Car terre sel ne peut porter,
Autre fruit qu'on y veut semer.
Creature fait creature,
Et beste beste à sa nature.
Ainsi est de toutes semences.
Tien ce propos de mes sciences.
On Four cy pres dois regarder,
Comment ce poinct faut labourer.

Vecy le Four & vaissel dont ie traisis ma quinte essence, qui est appellée soulphre rouge, apres la separation des elemens, à l'ayde de ce que i'en trouuay sus la table, en broyant ladite matiere trituration philosophale.



Beau Fils ne dy que ce ſoit gale:
Il faut que tout monte & auale
Par vn chemin moult gracieux,
Moult plaiſant, & moult amoureux.
La voye [illegible] ay preordonnee,
Tout enſem[illegible]ent que de roſee.
[illegible]le faut monter,
En l'air du Ciel [illegible]
Et puis doucemen[illegible] aualer

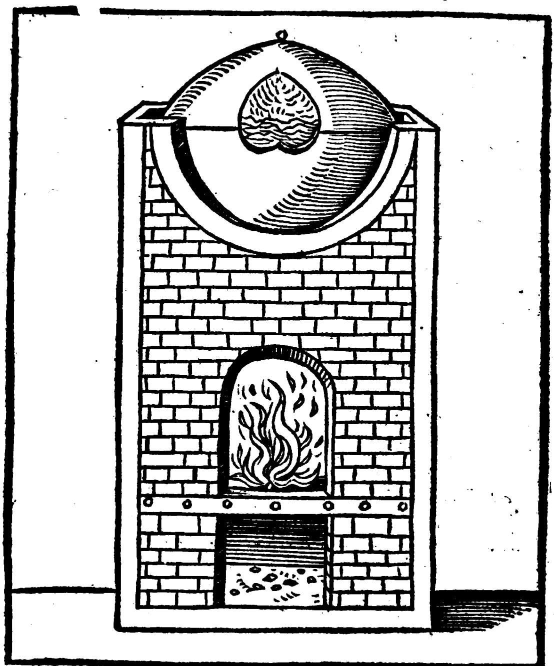
Par

Par vn tresamoureux sentier,
Lequel on doit bien retraitier:
Et ens au descendant que fait,
Enfante le soulphre parfait.
Vehu l'as on Four d'empres moy.
C'est de nostre faict tout l'arroy.
Et si à ce tu peux venir,
Tu peux bien dire sans mentir,
Que d'or auras plus sans meffaire,
Qu'il n'en y a dessus la terre:
Car si toute la mer estoit
De metail tel qu'on le verroit
Cuyure, argent vif, plomb, ou estain,
Et tu en y misses vn grain
Dessus, quand seroit eschauffee,
Il en saudroit vne fumee,
Qui menroit merueilleux arroy:
Et apres se tiendroit tout coy.
Et quand tout seroit appaisé,
La fumee, & tout acoysé,
La Mer trouuerois plus fin or,
Que nul Roy ayt en son thresor.
Or veuil au propos retourner,
Que m'as ouï deuant nommer.
Quand ton soulphre sera mangé,
Ton Mercure mortifié,
Tien le en prison quarante iours,
Et puis tu verras tes amours,

Et Dieu t'en laisse si bien faire,
Que Paradis puisses acquerre.
Tu vois icy bien ordonnee
La prison que ie t'ay nommee,
Par foy le te baille en figure.
Or te souuienne de Nature,
Qui t'a voulu administrer
Si noble don, & reueler,
Que la science venerable,
Qui en ce monde fait miracle.
Autrement ne peut estre faite
La pierre que ie t'ay retraite.

Vecy le Four secret des Philosophes, auec vn œuf, dans lequel i'ay fait boire au soulphre rouge, apres la calcination, le laict virginal petit à petit, iusques tout fust fixé, en forme de poudre fort menue. De laquelle poudre i'ay ietté vne partie sus mille, & vne partie de ces mille sus autre mille. & ay fait ce iusques à trois fois, & tout ce a esté conuerti en Medecine, pour multiplier & faire proiection d'une partie sus mille de Mercure crud.

L'œuure



L'Oeuure se fait par ce moyen,
Et si n'y faut nul autre engien.
Selon mon petit sentement,
Le trouue veritablement.
Pource veuil ie nommer mon Liure,
Qui dit la matiere à deliure,
Et que le faict est vertueux,
La Fontaine des amoureux.

Fais fu par amoureux seruage.
Ie n'estoye iones d'eage,
L'an mille quatre cens & treze,
Que nous auiemes d'ans deux fois seize.
Comply fus au moys de Ianuier,
En la ville de Montpelier,
Dudit Ian de la Fontaine,
Que tenoit celle œuure houtaine,
Si doit faire tout homs discrets:
Ainsi est cest Liures finés,
Ly quel est en deux vers compris,
Qui sont icy apres escris.

Si fixum soluas, faciasq; volare solutum,
Et volucrẽ voluas, faciet te viuere tutum.

BALLADE DV SECRET *des Philosophes.*

QVi les deux corps sçait animer,
Et leur Mercure hors extraire,
L'ardant d'iceux bien sublimer,
L'oysel volant sauoir retraire:
L'eauë conuient par art detraire,
Des deux vnis parfaitement,
Puis le mettre en vas circulaire,
Pour fruit auoir tresexcellent.

Le Pellican faut permuer
De son vaissel, ne m'en puis taire.
N'oubliez pas le circuler,
Et le fuyant fix sauoir faire,
Par feu subtil de tresbon aire:
Et le fix faut faire volant:
Donner par temps Sol luminaire,
Pour fruit auoir tresexcellent.

Pas ne fais ce sans alterer
Nature par voye contraire,
Ny autrement ne peux muer,
En la substance tincturaire.
Nature comme exemplaire
D'autre corps noble transparent,
En fin luy faut vn laituaire,

Pour fruit auoir tresexcellent.

Prince congnois bien ton argent,
Le patient a moult affaire,
Pour fruit auoir tresexcellent.

RONDEAV.

IE le veux bien, & si ne l'ose faire,
Crainte & Raison si m'en veulent retraire.
De l'autre part, i'ay en l'entendement
Amour sans cesse qui me va fort pressant
Tant, que ne sçay auquel ie doy complaire.

Amour me prie de son vouloir parfaire:
Raison defend, que trop ne me declaire,
Par tell' façon, que quand dy non pourtant
Ie le veux bien.

Comment pourray à tous deux satisfaire?
Raison se plaint, Amour ne se veut taire,
Disant, qui n'ayme, n'a plaisir nullement.
Làs, ils me font tous deux tant de torment,
Que ie conclus à mon piteux affaire
Ie le veux bien.

AVTRE RONDEAV.

APres chagrin & longue attente,
En chambre, pauillon, ou tente,

Ma

Ma dame donnez moy confort.
Puis que corps auez & con fort,
Pour bien endurer ferme tente.

De franche voulenté contente,
Mettez mes dicts à voſtre attente,
Pour eſlonger mon deſconfort
Apres chagrin.

Si Cupido le cœur vous tente,
Ne vous chaille d'oncle ne tante,
Prenons vous & moy reconfort:
A fin qu'enſemble ſans attente,
Nous ayons ioye competente
Apres chagrin.

AVTRE RONDEAV.

IE l'ay eſleu entre mille & cherché,
Celuy, où i'ay mon vouloir attaché,
Et où ie veux du tout mon alliance,
Qu'il n'eſt Fortune, maladie, ou nuiſance,
Qui ſceuſt deffaire de ma part ce marché.

Quand il m'auroit vn grand mal pourchaſsé,
De me vouloir ne ſauroit attaché,
Car ie le veux, & par bonne fiance,
Ie l'ay eſleu.

Ia Dieu ne plaise, qu'il me soit reproché,
Que d'autre aymer mon cœur soit empesché.
C'est mon arrest, mon veuil, mon esperance,
Là où i'ay prins pour iamais accointance,
Pource qu'il n'est de nul vice entaché
Ie l'ay esleu.

AVTRE RONDEAV.

IE l'aymeray, là i'ay mis mon attente,
Sans que du faict ma vie me repente,
Ie veux qu'on sache qu'il soit de moy aymé,
Et si tresfort prisé, & estimé,
Que gloire m'est quand de l'aymer me vante.

De mes cinq sens vn chacun se contente
A le seruir, par raison appotente.
Tant que mon corps soit en terre enlamé.
Ie l'aymeray.

Ce que luy puis offrir ie luy presente,
Car sienne suis, voire mieux que sa rente,
De mon vouloir maistre sera nommé.
Làs, ie l'ay tant en mon cœur imprimé.
Conclusion, ie vous dy mon entente,
Ie l'aymeray.

AVTRE RONDEAV.

IE l'ayme tant, qu'autre bien ne pourchasse,
Ny de le voir iamais ne serois lasse:

Car

Car ſon amour en tous lieux ie pourſuis.
Qui qu'en parle par meſdire, ou enuis,
Il ne me chaut, mais que ſois en ſa grace.

A luy complaire c'eſt cela que ie chaſſe,
Ne penſez point que excuſe luy face,
Il me verra & de iour & de nuict,
Ie l'ayme tant.

Or vous ſauez qu'amour qui tout ſens paſſe,
Chaſſe Raiſon de cil où ell' s'amaſſe:
" Car qui bien ayme, n'a pas touſiours aduis
A ce qu'il fait, tant ſont ſes ſens rauis.
Parquoy ie dy, ſans en craindre menace,
Ie l'ayme tant.

AVTRE RONDEAV.

DE rien aymer n'eſt pas faict ſagement,
Mais bien conſeille, qu'on regarde cõment
On s'y mettra, deuant qu'eſtre vaincue.
Moy, i'en ayme vn, à qui me ſuis rendue
Par ſa vertu, & bon entendement.

Quel mal fait on par aymer loyaument
Quelque honneſte hõme, ſans changer nullemẽt:
Car ſans cela vne femme eſt perdue
De rien aymer.

Car pour certain vn deſloyal amant,

Laid,

Laid,& mauuais,fait plus d'encombrement
A la partie,qui par luy est deceuë,
Que le peché,ou la faute conceuë.
Dont ie conclus,que c'est faict sottement
De rien aymer.

AVTRE RONDEAV.

MOn amy seul,pour qui ie vous desplie
Tous mes cinq sens, làs,que ie les emplie
A vous aymer,ainsi que suis contrainte.
Et qu'il soit sceu,ie n'en ay peur,ne crainte,
Raison me laisse,& Amour multiplie.

Car i'en ay tant ma voulenté remplie,
Que puis qu'il faut que ce mot ie publie,
Il n'est femme,qui ainsi soit attainte
Mon amy seul.

Et sans mentir celle,ou cil qui se lie
En bonne sorte à tard l'ami oublie,
Ce que ie dis,làs,ce n'est pas par feinte,
Adioustez foy à ma poure complainte,
Venez moy voir humblement vous supplie
Mon amy seul.

AVTRE RONDEAV.

DE toy,où i'ay de tout poinct mon attente,
A qui i'ay dit par maints iours mõ entẽte,
Et tou

Et toutesfois en vn autre as bouté
Tout ton amour, plusieurs le m'ont compté,
Dont sans cesser regrette & me tourmente.

Et n'est possible, que iamais me repente
De bien aymer, quelque mal que ie sente,
Dont mon cœur plaint d'estre si mal traité
De toy.

Pour crainte, ou perte, ou maladie qu'on sente,
Ne pour mesdire, ne pour nul vent qui vente,
Amour ne change, c'est pure verité,
Quand elle part de bonne voulenté:
Parquoy ie suis maintenant mal contente
De toy.

AVTRE RONDEAV.

S'Ainsi estoit, que i'eusse congnoissance,
Qu'eussiez perdu de moy la souuenance,
Mon cœur plaindroit, qui iamais n'a mespris,
De faire chose dont doyue estre repris,
Car en sa vie il ne vous fit offense.

Soit iour, ou nuict, fors qu'en vous ie ne pense,
Que pleust à Dieu vous tenir en presence:
Car i'aurois bien de mes souhaits le prix
S'ainsi estoit.

Si m'a lon dit, qu'auez autre accointance,

Dont

Dont ie perdrois & ſens & patience.
S'il eſtoit vray que vous fuſsiez ſurprins
D'amours nouuelles, où maints hommes ſont
prins,
Làs, ie mourrois bien toſt de deſplaiſance
S'ainſi eſtoit.

BALLADE.

VNe Haquenee à tout le doré frain,
Sur le paué traquaſſant doucement,
Belle & plaiſante à regarder de loing,
Vy l'autre iour gouuerner meſchamment:
Laquelle eſtoit aſſez honneſtement
Entretenue, & bien enharnachee:
Marchant ſouef du pied bien ſeurement,
Ainſi que dient ceux qui l'ont cheuauchee.

Mon compaignon vous en ſera teſmoing,
Aſſeurera qu'elle va doucement.
Bonne à penſer, & n'a cure de foing,
Ayme viande qui s'habille autrement.
Haute à la main, & tresbien empouchee,
Tire à la bride, & paſſe largement:
Chacun ſe tient deſſus ioyeuſement,
Ainſi que dient ceux qui l'ont cheuauchee.

Les entremets a ſi dur que le poing,
Graſſes cuiſſes abondantement blanches,
Courtes

Courtes oreilles, blancs fourcils, & le groing,
Iambes & pieds bien faicts parfaitement.
Tresbien croisee à tout abondamment,
De son deuoir bien faire elle est taillee.
Quand on la pique elle saute hautement,
Ainsi que dient ceux qui l'ont cheuauchee.

Prince, elle est bonne en chacune saison,
En nul endroit elle n'est escorchee,
Et sans faillir met son homme à raison,
Ainsi que dient ceux qui l'ont cheuauchee.

F I N.





